

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



## Fernande Valentine (1890 / 1977) & Moïse (1884 / 1951), mes grands-parents



*Par Annick Ruyet*

Ma grand-mère, Fernande, Valentine Aubry est née le 5 septembre 1890 à Montchevrel, elle s'est mariée le 4 juin 1910 à Saint-Julien-sur-Sarthe avec Moïse Dreux, né le 26 juin 1884 à Montgaudry, facteur des Postes.

Deux enfants, Albert et Henri sont nés avant l'épouvantable année 1914 qui verra arriver la Première Guerre mondiale. Comme tant d'autres Moïse fut mobilisé, et commença pour Fernande une époque d'inquiétude et d'attente interminable, entrecoupée par quelques permissions, où le plaisir des retrouvailles était vite remplacé par l'arrivée fatidique de la date du départ...

En février 1918, une petite fille, Fernande, arrive (c'est Maman). Par chance, vu l'hécatombe que fut cette guerre, Moïse revient, comme tous ces poilus la tête emplie d'horreurs, mais sain et sauf.

La vie reprend, Moïse passe des concours et devient facteur receveur et sa femme tient le bureau de Postes, ils ont un logement de fonction. Ils vivent de belles années, en 1929, l'arrivée d'Yvette les surprend, mais cet enfant sera choyé et mettra de la joie au foyer.

C'est à Saint-Ouen-sur-Iton, dernier lieu de leur activité, qu'ils achèteront une maison et finiront leurs jours. Pour Moïse, ce



Mariés en 1910

fut une retraite courte, il nous a quitté le 18 mai 1951, alors que Fernande est partie le 9 juin 1977.

C'est dans cette maison que je suis née, où j'ai passé beaucoup de vacances et elle est remplie de souvenirs heureux, la plupart avec Mémé, car Pépé est décédé alors que je n'avais que trois ans...

### Ma grand-mère

Si je pense à ma Mémé, c'est une odeur qui immédiatement m'accompagne, celle de la lavande, Mémé sentait bon la lavande... et je revois ce geste, le matin, à la toilette dans la chambre devant la table de toilette, de lui tendre mon mouchoir pour qu'elle mette du « sent bon » dessus.

Mémé, c'était aussi, quand j'allais en vacances chez elle à Saint-Ouen-sur-Iton, dans la maison où je suis née, le rituel du lait, quotidiennement, en fin d'après-midi, on allait à la ferme. On portait, je portais la laitière en alu à bout de bras en faisant des moulinets, on prenait un petit chemin qui serpentait entre les champs ; s'il avait plu, je sautais dans les flaques malgré les gros yeux de Mémé... Et quand on arrivait chez Yvonne, elle nous attendait ou alors elle n'avait pas fini la traite et on devait patienter. Dans tous les cas, je pouvais déambuler dans l'étable et selon les conseils d'Yvonne caresser la croupe des vaches gentilles... car il y en avait des vilaines, qui donnaient de la queue ou s'amusaient à nous pousser avec leur flanc.

Et après cette salutation à la gente bovine, j'allais chercher une tasse que je remplissais au bidon ou comble de bonheur, si Yvonne trayait encore elle l'emplissait directement du pis de la vache et je me régalais de ce breuvage tiède, mousseux et nourrissant.

Puis, c'était le retour à la maison, Mémé portait la laitière... et je faisais la folle autour d'elle en racontant des histoires qu'elle faisait semblant de croire.

J'ai mille autres souvenirs avec elle, mais, « aller au lait » est celui qui m'est venu le plus vite à l'esprit.

Merci Mémé pour toute ta patience envers une petite-fille qui t'adorait.



1916 - Fernande Dreux née Aubry, photographiée par son mari, devant leur maison, le « Vert Séjour » à Pervençères



1936 - Mes grand-parents et leurs deux filles devant la Poste



1949 - À la Sablonnière à Saint-Ouen-sur-Iton, où je suis née

## Mon grand-père

De mon grand-père maternel, Moïse Dreux, né le 26 juin 1884 à Montgaudry, je n'ai que peu de souvenirs car il meurt alors que je n'ai que trois ans. Seuls me restent quelques clichés, une silhouette mince et grande au visage peu souriant agrémenté de moustaches impressionnantes, je sais aussi qu'il aimait jouer du violon le soir, seul, quand la famille était couchée... Plus tard, j'ai appris que, dans la plus grande discrétion, il était engagé politiquement proche du parti communiste.

Cependant, je connais de lui avec précision toute sa campagne pendant la guerre de 14-18, grâce à son journal de guerre de deux cahiers illustrés de ses photos.

Aussi, je vais le laisser vous raconter quelques épisodes de cette Première Guerre mondiale qui a bouleversé le monde et transformé toute cette génération d'hommes jeunes, heureux de vivre, en soldats.

En 1914, il avait 30 ans, il était facteur rural à Pervençhères où il habitait entouré de Fernande, sa femme et de ses deux fils, Albert et Henri.



## « Mes souvenirs de guerre »

« La mobilisation générale fut décrétée le 2 août 1914, annoncée vers les 4 heures du soir par la sonnerie des cloches, c'était un samedi à Pervençhères, dans l'Orne.

On était bouleversé, il nous fallait sortir de la maison, parler.

Le 25 janvier 1915, je reçois mon livret militaire et un ordre d'appel m'enjoignant de me rendre à Alençon, caserne Bonet pour être affecté vaguemestre sur les opérations.

Le 28 février me voici vaguemestre du 289<sup>e</sup> régiment d'infanterie chargé de porter les correspondances du 6<sup>e</sup> bataillon.

Le jeudi saint, de la fenêtre où nous étions logés, j'ai assisté à un combat d'avions : ils étaient deux ; au bout de quelques minutes, l'avion français, d'un coup de carabine, perce le réservoir de l'avion boche. Aussitôt je vois une traînée de fumée s'échapper de l'avion qui descendait à vue et s'en est allé atterrir dans la plaine. Il était monté par deux officiers qui ont été fait prisonniers.

Notre service est de monter le courrier aux tranchées du Bois de la Forestière constamment

*bombardé, à l'entrée de ce bois, se trouve une baraque aux planches mal jointes : c'est la morgue. On y dépose les macchabées, ceux que l'on peut ramener... ils sont là, étendus à terre, recouvert d'une toile de tente, et, à côté, un tas de cercueils en bois blanc. Les boyaux pour arriver aux lignes sont remplis de morts. Une vie d'horreur...*

*Au bout de 8 jours, le régiment est relevé avec plus de 600 hommes de perte, parmi les survivants, plusieurs sont devenus fous sous les bombardements.*



*Le 30 novembre 1915, ma première perm ! Jusqu'au 7 décembre au Vert Séjour à Pervenchères.*

*Le 25 avril 1916, notre division attaque pour reprendre le Bois des Buttes perdu le 10 mars. Le bombardement bat son plein, nous ne quittons pas les tranchées, mais sommes pris sous le tir des Allemands, malgré tout, il nous faut porter le courrier, au bout de 2 heures, nous fonçons et arrivons : notre mission est terminée.*

*Le 14 novembre 1916, le régiment monte en ligne, secteur assez calme. Allemands et Français fraternisent un peu... pendant la pose des barbelés, la nuit, les Allemands aident les Français et leur disent « dépêchez-vous, à minuit, notre artillerie va tirer ». C'est déjà l'hiver, froid et neige, nous touchons du pain gelé et du vin en glaçons.*

*Le 15 mai 1917, je pars en permission, j'emporte un gros bouquet de muguet cueilli dans la forêt d'Apremont sous les obus.*



*Le 10 juillet 1917 c'est la relève des vaguemestres de la classe 1904. Je passe au Premier Génie, comme conducteur, c'est tranquille.*

*Le 18 février 1918, je reçois un télégramme m'annonçant la naissance d'une fille, ce qui me donne droit à une perm de 4 jours.*

*Le 24 mars 1918 nous nous replions vers Varennes, mais sur l'Oise, il ne reste qu'un pont et 3000 voitures qui attendent, tout est calme, le temps clair, il fait soleil, il est 9 heures. Un quart d'heure après, les 210 Boches, par rafales de deux, attaquent. Vers 11h30, nous arrivons à passer, les 210 éclatent encore, arrivés au pont, il y avait du dégât : ce n'était que débris de voitures, chevaux écrabouillés, et jambes de soldats.*

*Le 13 avril 1918, la bataille de Nampcel où se trouve l'abri du Kronprinz, tout en ciment, sans détérioration, il fallait descendre 70 à 80 marches pour entrer. Il y avait à l'entrée une plaque bleue « Vestige de Guerre »...*

*Lors d'une mission, je me perds avec mes chevaux, les bombes cessent de tomber, le silence, tout est calme, où aller ? Que faire ? Ça sent le soufre à plein nez et à chaque instant, je suis bâillonné par des fils téléphoniques, mon casque roule dans le fond de la voiture...  
Enfin, j'arrive au cantonnement pour apprendre que celui-ci a été bombardé.*

*Le 10 novembre 1918, je pars en permission, j'arrive à Pervençères le 11, jour de l'Armistice.*

*Le 15 novembre, je rentre de permission, ma compagnie est partie, je reçois l'ordre de me rendre à Château-Thierry et d'attendre....*

*Le 3 mars 1919, je pars de Recogne pour être démobilisé, le 9 mars, j'arrive au Mans où je suis démobilisé.*

*Le 10 mars 1919, départ du Mans pour Pervençères, c'est la rentrée au foyer ».*

Voilà quelques extraits du journal d'un poilu qui nous livre un témoignage précis en restant pudique et réservé sur ses sentiments.

Toute sa vie, Moïse fut un homme peu disert, mais qui aimait beaucoup fixer ses impressions sur le papier.

Aujourd'hui, je suis heureuse de partager son récit, petite histoire de la Grande Histoire et je voudrais dire combien ces guerres, toujours présentes, sont un fléau pour l'humanité.

*« La paix n'est pas un don de Dieu à ses créatures.  
C'est un don que nous nous faisons les uns aux autres ».*

Elie Wiesel.

